

LA FOI SELON LUTHER*

Luther, un monde. Mais par quelque côté qu'on l'aborde, il faut l'aborder tout entier. La foi, c'est un aspect, et c'est en même temps tout.

Luther, théologien, prophète, génie religieux et maître spirituel, disciple ? Sans doute un peu tout cela à la fois, et ainsi réformateur. Mais tout d'abord homme blessé à mort et ressuscitant à la vie. Cela est fonction de ceci. C'est d'ici qu'il faut partir, de cette existence.

On peut voir Luther en historien, mais on ne saurait se contenter de cette approche. Car la problématique de Luther, qui est déjà celle de Paul, apparaît, lorsque nous sommes confrontés avec elle, comme étant la nôtre, comme déchiffrant la nôtre. C'est la problématique de l'homme devant Dieu. Et il y a chez Luther, comme chez Paul, plus qu'une problématique : il y a un témoignage, le témoignage rendu à Dieu qui fait mourir et qui fait vivre.

Nous parlerons brièvement de cette problématique et de ce témoignage. La problématique est celle de l'insécurité de l'homme, le témoignage est celui de la certitude que donne la foi (1).

1. L'insécurité de l'homme

Luther parle d' « *Anfechtung* », d'épreuve qu'il caractérise d'une part, en tant que pression qui s'exerce sur l'homme, comme mise à l'épreuve, attaque ou mise à siège, tentation, d'autre part, en tant que résultat de cette pression et ainsi en tant qu'état dans lequel elle plonge l'homme, comme tribulation, angoisse, désespoir. Il s'agit d'une action et d'un état qui touchent le cœur de l'homme, ou sa cons-

*Article déjà paru dans **Christus**, revue jésuite, 1971, n° 71 (juin) et réimprimé ici avec l'aimable autorisation de ladite revue.

(1) Voici une brève bibliographie : A. Kurz, **Die Heilsgewissheit bei Luther**. Gütersloh, 1933 ; H. Beintker, **Die Überwindung der Anfechtung bei Luther**. Berlin, 1954 ; R. Hermann, **Gesammelte Studien zur Theologie Luthers**. Göttingen, 1960 ; H. J. Iwand, **Rechtfertigungslehre und Christusglaube**. Darmstadt, 1961 ; L. Pinomaa, **Sieg des Glaubens. Grundlinien der Theologie Luthers**. Göttingen, 1964.

Quant à Luther, nous le citons selon l'édition critique de ses œuvres complètes, l'édition dite de Weimar, cit. W. A.

cience. Luther connaît certes aussi l'épreuve extérieure, mais elle ne prend pour lui d'importance que lorsqu'elle devient l'occasion d'une épreuve intérieure : cela est le cas lorsque l'homme y succombe d'une façon ou d'une autre.

À quoi tient l'insécurité ou l'épreuve de l'homme ?

Luther ne répond pas : elle tient à la finitude de l'homme, à son caractère mortel, au fait qu'il est exposé à toutes sortes de contingences qui l'assaillent de l'extérieur. Il dit : « Elle ne vient de rien d'autre que de l'orgueil caché et latent » de l'homme (1).

Il faut rappeler ici l'expérience monastique de Luther. Il veut s'assurer de son salut, au moyen des œuvres. Il est à la poursuite de la sécurité.

Luther voit dans cette poursuite la motivation dernière de l'Église et de la théologie de son temps. L'Église, conçue comme une institution qui dispense le salut qu'elle détient ; la théologie, une doctrine qui attribue le salut à la grâce de Dieu infuse en l'homme, et qui, par ailleurs, fait dépendre cette grâce en tant que véritablement et pleinement salvifique des œuvres de l'homme. L'institution du salut, les œuvres, des sécurités ! Qui détournent de la foi qui n'est pas *securitas*, mais *certitudo*.

Mais cette poursuite de la sécurité n'est pas seulement le fait du moine Luther et de la chrétienté médiévale. Il apparaît à Luther qu'elle est la caractéristique fondamentale de l'homme. L'homme vit dans l'illusion de sa propre suffisance. Il est toujours à la recherche de lui-même. Et s'il accomplit de bonnes œuvres, ce n'est nullement pour la gloire de Dieu, mais pour sa propre gloire. Tout dans l'homme vise à l'affirmation de soi. C'est ainsi que Luther entend la concupiscence ; il y voit une réalité spirituelle, le fait de l'homme incurvé sur lui-même (*incurvatus in se*). La concupiscence est le péché même ; elle pose l'homme en dehors de Dieu.

« La nature humaine est ainsi faite que l'homme est à lui-même son propre objet qu'il poursuit en dernier ressort et sa propre idole (2). »

L'homme est mû par l'illusion de son identité avec le bien supérieur. Il se prend pour Dieu, il ne s'accepte pas comme pécheur. Il veut établir sa propre justice. Cette prétention de l'homme, c'est le perfectionnisme.

Or, dit Luther, « quand l'homme fait ce qui est en son pouvoir, c'est alors qu'il pèche mortellement (3) ». L'homme qui fait ce qui est en son pouvoir, c'est l'homme auto-suffisant, l'homme qui se pense non seulement homme mais Dieu. Son pouvoir ? C'est non seulement ce que peut un homme, mais ce que Dieu peut ; son pouvoir et sa nor-

(1) W. A. 4, 214, 23.

(2) Cit. Iwand, **op. cit.**, p. 90.

(3) Cit. Hermann, **op. cit.**, p. 384.

me, ce n'est rien d'autre que lui-même. Un tel homme, qui s'affirme en fait comme son propre Dieu, doit justifier cette prétention. Cette auto-justification, que poursuit tout homme, est identique à la recherche de la sécurité.

L'homme pèche mortellement, parce que sa prétention est mortelle pour lui. Elle est une illusion mortelle. « La sécurité suprême, voilà la suprême tentation, la richesse suprême, voilà la suprême pauvreté, la justice suprême, voilà la suprême iniquité, la sagesse suprême, voilà la suprême folie (1) ». Quand l'homme croit avoir, quand il se prétend son avoir, alors se manifeste la faille dans sa sécurité : lui-même. La recherche de sécurité est une fuite devant l'insécurité foncière, devant la réalité de l'homme qui n'est pas Dieu, mais pécheur.

Cette réalité se rappelle à l'homme et fait apparaître l'inanité de sa sécurité. C'est là la *Anfechtung*, qui jette l'homme dans cette insécurité existentielle que Luther appelle la *desperatio*. Elle est vécue comme un enfer, comme le fait du diable. Mais son auteur dernier est Dieu. Luther, s'adressant à Dieu, lui dit : « C'est toi qui le réduis (l'homme) à néant (2). » L'homme, dans la *Anfechtung*, est placé en face de la réalité dernière qui révèle la sienne propre non simplement comme humaine, mais, qui plus est, comme pécheresse.

Le désespoir de l'homme est, pour Luther, nécessaire, nécessaire pour le salut. Le mal de l'homme, son péché ultime, ce n'est pas qu'il soit pécheur, mais qu'il ne se reconnaîsse pas comme tel. L'homme s'enferre dans le mensonge sur lui-même. Par la *Anfechtung*, Dieu fait de nous ce que nous sommes : des pécheurs.

On comprend que la *Anfechtung* soit vécue par l'homme comme un enfer. Car tout dans l'homme s'oppose à cette vérité sur lui-même. L'homme veut vivre, non mourir. C'est ainsi que le diable le pousse au désespoir, après l'avoir poussé à l'affirmation de soi.

Luther distingue entre un désespoir qui est à perdition et un désespoir à salut. Le premier est, pour ainsi dire, le fait de l'exacerbation de la suffisance de l'homme devant l'évidence qui s'atteste dans l'épreuve, de son inanité dernière. Il s'agit là d'un désespoir qui est l'ultime sursaut de la prétention de l'homme. L'homme, ici, refuse son péché, il se révolte contre Dieu qui le lui révèle. Celui qui triomphe ici de l'homme, c'est le diable.

Il y a aussi un désespoir à salut. Il se produit quand l'homme donne raison à Dieu, quand, comme dit Luther, il le justifie (*justificare Deum*), quand l'homme accepte sa condamnation (*resignatio ad infernum*).

(1) W. A. 1, 128 s.

(2) W. A. 40, 3, 515, 28.

« Dans les terreurs de la conscience et dans le danger de la mort, nous ne regardons à rien d'autre qu'à nos œuvres, à notre dignité et à la loi. Dès que la loi révèle notre péché, ... ce mal est attaché à nous dans l'épreuve, en sorte que nous ne pouvons plus que soupirer : ah ! si seulement j'étais pieux (1) »

« Il est certain que l'homme doit de lui-même entièrement désespérer, afin qu'il devienne capable de recevoir la grâce du Christ (2) »

« Que les hommes fassent ce qu'ils peuvent ou non, ils doivent désespérer d'eux-mêmes et se confier en Dieu seul, craindre son jugement même pour le bien, espérer sa miséricorde même pour le mal, en sorte qu'ils ne fassent jamais rien par quoi ils soient assurés (securi), que nul de leurs péchés ne les mène au désespoir (3) »

2. La certitude de la foi

On pourrait ainsi dire qu'il y a, pour Luther, une grâce de la desperatio. Non que celle-ci serait vécue comme telle, car — nous l'avons dit — elle est vécue comme un enfer, mais elle apparaît comme telle à partir du Christ et donc de la foi. Il n'y a de foi que sur la base de la desperatio, lorsque l'homme est brisé dans son autosuffisance qui est son péché et qui constitue en même temps la malédiction diabolique qui pèse sur lui. L'épreuve est un enfer, mais qui révèle simplement la réalité véritable de l'homme. La desperatio est une grâce, lorsque l'homme y donne raison à Dieu, parce qu'en dépouillant l'homme de toutes ses armes, elle le livre entièrement à Dieu. Luther a fait sien le « *felix culpa* » de saint Augustin.

Dans son commentaire à l'épître aux Romains, Luther écrit : « Le sommaire de cette épître est celui-ci : elle veut détruire, extirper et anéantir toute sagesse et justice charnelles... et planter, établir et magnifier le péché (4) »

« Sans épreuves, le chrétien ne peut pas apprendre à connaître le Christ (5) »

Magnifier le péché, c'est réduire l'homme à rien, et ce rien, c'est ce en opposition à quoi Dieu crée. La régénération est une nouvelle création.

« Le Dieu un est concerné par ce qui n'est rien... Mais là où il trouve quelque chose, il le brise, afin que cela devienne un rien et qu'ainsi il ait quelque chose à faire (6) »

« Je sais avec certitude que je ne suis pas inspiré humainement

(1) W. A. 40, 1, 41, 27 ss.

(2) W. A. 1, 354, 15.

(3) W. A. 2, 538, 19.

(4) W. A. 56, 157, 1 ss.

(5) W. A. Ti 1, 61, 30.

(6) W. A. 32, 122, 31 ss.

nement mais divinement lorsque j'attribue tout à Dieu et rien à l'homme (1) »

L'épreuve est une mortificatio, une mise à mort, et celle-ci devient le lieu d'une vivificatio. « Dieu justifie les pécheurs, vivifie les morts, sauve les damnés (2) »

Magnifier le péché, c'est donner la gloire à Dieu et louer la toute-puissance de sa justice et de sa miséricorde, c'est confesser que Dieu seul est créateur, créateur de vie nouvelle. « On ne doit rien proclamer ni pratiquer si ce n'est cette vérité que de nous-mêmes nous ne sommes rien et que nous avons tout uniquement d'en haut (3) »

L'épreuve, lorsqu'elle est acceptée comme venant de Dieu, conduit ainsi à l'humilité, c'est-à-dire au renoncement à ce qui constitue l'homme dans sa concupiscence, c'est-à-dire l'affirmation de soi, à la reconnaissance que l'homme n'est rien.

Il y a une théologie de l'humilité chez le jeune Luther qui reste sur le parvis de ce que sera sa théologie de la foi. L'humilité vit positivement de l'espérance du salut, la foi, elle, connaît la certitude du salut. L'espérance se nourrit de l'objectivité de l'œuvre du Christ, tandis que dans la foi celle-ci conduit à la certitude subjective. Mais la certitude de la foi elle-même est fondée sur le caractère objectif ou, comme dit Luther, extérieur ou étranger de l'œuvre salvifique.

Dans le commentaire de l'épître aux Romains, Luther précise la double visée indiquée par Paul comme suit : « Selon la parole que Dieu dit par le prophète Jérémie, il s'agit “d'extirper, de détruire, de dissiper et d'anéantir”, à savoir tout ce qui est en nous, c'est-à-dire ce à quoi nous nous plaisons parce que cela vient de nous et est en nous, et “d'édifier et de planter”, à savoir tout ce qui est en dehors de nous et en Christ (extra nos et in Christo) » Et il ajoute : « Car Dieu ne veut pas nous sauver par notre propre justice, mais par une justice et une sagesse extérieures (extranea justitia), par une justice qui ne vient pas et ne procède pas de nous, mais qui vient d'ailleurs en nous, qui ne naît pas de notre terre, mais qui vient du ciel. Il faut donc enseigner une justice qui est tout entière extérieure et étrangère (externa et aliena justitia) (4) »

« C'est parce qu'elle nous place hors de nous-mêmes (ponit nos extra nos) que notre théologie est certaine : je n'ai pas à me fonder sur ma conscience, sur ma personne, sur mon œuvre, mais sur la promesse divine, la vérité, qui ne peuvent nous tromper (5). »

Mais la foi n'est pas simplement assensus, assentiment intellectuel donné à l'affirmation de la justification forensique : une

(1) W. A. 40, 1, 131, 18 s.

(2) W. A. 40, 3, 154, 16 s.

(3) W. A. 4, 123, 5.

(4) W. A. 56, 158, 6 ss.

(5) W. A. 40, 1, 589, 8 ss.

telle foi serait une foi historique, non la foi salvifique. Cette dernière est une certitude intérieure ; elle est basée sur la Parole extérieure, mais celle-ci crée, par le Saint-Esprit, la certitude du cœur.

« Tu n'es pas sauvé en croyant que le Christ est un Christ pour les fidèles, mais en croyant qu'il est un Christ pour toi et qu'il est à toi. C'est cette foi qui fait que tu trouves un exquis plaisir au Christ et que tu le goûtes comme miel dans ton cœur (1) »

« Nous devons être certains et nous pouvons joyeusement louer Dieu et tout entreprendre, vivre et mourir : nous avons le Saint-Esprit lorsque nous avons la Parole du Seigneur Christ et lui ajoutons foi. Et nous pouvons conclure avec certitude en nous-mêmes, quoique le diable, la mort et le péché soient contre moi, que malgré cela je suis saint. Car le fait de croire au Christ et d'avoir appris à le connaître, de comprendre et de pratiquer adéquatement la Parole et le Sacrement, cela je ne le tire pas de ma tête, mais du Saint-Esprit (2) »

C'est là aussi le sens de la distinction entre la grâce et le don : la grâce est la grâce justifiante, dont l'auteur est extérieur à l'homme (*extra nos*), le don du Saint-Esprit est intérieur à l'homme (*in nobis*).

« Christ ne nous a pas seulement acquis *gratiam*, la grâce, mais aussi *donum*, le don du Saint-Esprit, afin que nous n'ayons pas seulement le pardon des péchés, mais que nous cessions aussi d'être soumis au péché (3) »

La foi ainsi comprise, aussi bien dans son objectivité que dans sa subjectivité, est l'œuvre de Dieu seul. « La foi est l'œuvre de Dieu, non de l'homme... ; le reste (par exemple les œuvres), Dieu le crée avec nous et par nous, mais la foi, Dieu seul la crée en nous, sans nous (4) » Luther précise que si la foi seule (*sola fides*) sauve, en tant qu'elle est la création de la grâce seule (*sola gratia*), elle ne reste pas seule, mais produit les œuvres.

Mais la certitude est loin d'être, pour Luther, un état et la foi un avoir. Car elle ne supprime pas les épreuves, même si elle les vainc. Le chrétien est toujours à nouveau en proie à l'épreuve. Aussi la foi est et demeure-t-elle foi *en dépit de* l'incertitude et du désespoir. Elle consiste à croire en Dieu, en sa miséricorde, *contre* Dieu, contre sa colère.

« Dans les épreuves (tentations), nous devons nous habituer à nous réfugier en Dieu contre Dieu (*ad deum contra deum confugere*) (5) »

« 0 loi, tu veux t'introduire dans le domaine de la conscience et y

(1) W. A. 10, 1, 2, 25, 2 ss.

(2) W. A. 45, 615, 5 ss.

(3) W. A. 50, 599, 32 ss.

(4) W. A. 6, 530, 16 s.

(5) W. A. 5, 204, 26 s.

établir ton règne, accuser la conscience de péché, m'arracher du cœur la joie que j'ai par la foi au Christ, et me pousser au désespoir, afin que je périsse. Tu agis ainsi à l'encontre de ton ministère. Tiens-toi dans tes limites et exerce ton règne dans la chair. Mais ne touche pas à ma conscience : car j'ai été baptisé et appelé par l'évangile à la communion de la justice et de la vie éternelle, en vue du royaume du Christ, dans lequel ma conscience repose, où il n'y a nulle loi, mais uniquement le pardon des péchés, la paix, le repos, la félicité, le salut et la vie éternelle (1) »

La foi est ainsi un mouvement qui va de la loi à l'évangile, du Dieu juge au Dieu miséricordieux. Ce mouvement reste, durant cette vie, sans fin. Le fait que le péché soit pardonné, mais non anéanti (Luther reprend ici l'affirmation de saint Augustin sur le péché : transit reatu, manet actu), est l'occasion d'une épreuve continue.

Luther peut s'écrier : « Seigneur Dieu, il ne suffit pas que le péché soit pardonné, je veux qu'il soit totalement détruit, mort et enterré (2) »

Mais l'homme en est réduit à la foi au Christ et à la justice qui est en lui. Réduit ? Non, appelé comme à son salut !

Il n'y a de foi que sur la base de la desperatio, disions-nous. Une foi, qui ne naîtrait pas dans l'épreuve et qui ne serait pas trempée par l'épreuve, ne serait pas la foi.

« Qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ? Qui n'a pas d'expériences, que sait-il ? Qui ne connaît pas par expérience les qualités des épreuves, ne parle pas de quelque chose qu'il sait, mais de choses qu'il a seulement vues ou dont il a entendu parler ou — ce qui est pire — qu'il a lui-même inventées. Que celui donc qui veut être certain et conseiller d'une manière crédible d'autres, soit éprouvé d'abord lui-même, qu'il porte le premier la croix et précède les autres en donnant l'exemple, et ainsi il s'assurera qu'il peut être utile à d'autres (3) »

Peut-on parler dans ces conditions de certitude, s'il est vrai que celle-ci n'est pas un état et que la foi ne supprime pas l'épreuve ?

Luther répond : « Il faut que chacun perçoive et examine s'il sent aussi le Saint-Esprit et s'il ressent sa voix en lui-même. Car saint Paul dit : Là où il est dans le cœur, il appelle : Abba, cher Père !... Mais cet appel, on le sent quand la conscience prend courage sans nulle hésitation ni doute, et quand elle est certaine que non seulement son péché lui est pardonné, mais aussi que l'homme est l'enfant de Dieu et assuré du salut et qu'en conséquence il peut nommer et appeler Dieu en toute confiance son cher Père, avec un cœur joyeux et certain. Cette certitude doit être telle que sa vie même

(1) W. A. 40, 1, 50, 30 ss.

(2) W. A. 40, 2, 351, 10 ss.

(3) W. A. 4, 95, 7 ss.

n'est pas aussi certaine pour lui, et qu'il endurerait mille morts, voire l'enfer, plutôt que de se la laisser ravir et d'en douter... Il peut certes y avoir contestation, au point que l'homme, soucieux, craint de ne pas être enfant (de Dieu), qu'il s'imagine et ressent Dieu comme un juge sévère et en colère contre lui. Mais dans cette lutte, l'assurance filiale doit enfin triompher, même si c'est avec crainte et tremblement ; sinon, tout est perdu (1) »

La foi, pour Luther, est confiance (fiducia), à cause de la fidélité de la miséricorde de Dieu. Mais la foi est aussi crainte, à cause de la sainteté de Dieu. Luther peut ainsi dire que l'homme « lutte par la foi contre la foi (fide contra fidem) (2). » La confiance surmonte la crainte, mais ne la supprime pas. C'est ce qui fait que la foi est une réalité dynamique ; elle est une marche avec Dieu.

C'est pourquoi, comme dit Luther dans son petit catéchisme, en expliquant le premier commandement :

« Nous devons craindre et aimer Dieu par-dessus toutes choses et mettre en lui notre entière confiance (3). »

Gérard SIEGWALT

(1) Cité Kurz, **op. cit.**, p. 232.

(2) W. A. 5, 623, 17.

(3) W. A. 30, 1, 243, 14 s.